

Ernst Robert Curtius et le champ universitaire allemand

Joseph Jurt

Citer ce document / Cite this document :

Jurt Joseph. Ernst Robert Curtius et le champ universitaire allemand. In: Chroniques allemandes, n°4, 1995. France-Allemagne : De Faust à l'Université de masse. pp. 155-176;

doi : <https://doi.org/10.3406/chral.1995.1740>;

https://www.persee.fr/doc/chral_1167-4733_1995_num_4_1_1740;

Fichier pdf généré le 14/03/2024

Ernst Robert Curtius et le champ universitaire allemand

Ernst Robert Curtius est un des grands représentants de l'université allemande de la première moitié du XX^e siècle. De sa stature historique reconnue témoignent des colloques et des séries de conférences organisés au moment de son centième anniversaire en 1986 dans les universités où il avait enseigné, à Heidelberg et à Bonn, et qui ont paru depuis en volume¹. On lui a consacré un colloque à Rome et, en 1993, un autre à Thann et à l'université de Mulhouse².

Curtius est un représentant célèbre de l'université allemande, mais – paradoxalement – il n'est pas forcément représentatif du corps professoral; il était, certes, intégré dans cette institution, mais en même temps son profil s'oppose aussi – au moins partiellement – à l'image typique des représentants de l'université allemande. Dégager le profil de Curtius exige qu'on évoque en même temps les contours du champ universitaire allemand par rapport auquel il s'est défini et qui l'a formé aussi – depuis le début de ses études universitaires entamées en 1903 jusqu'à son éméritat en 1951 et sa mort en 1956. Nous nous concentrons sur la période

1. W.-D. Lange (éd.), «*In Ihnen begegnet sich das Abendland.*» *Bonner Vorträge in Erinnerung an Ernst Robert Curtius*, Bonn, 1990 et W. Berschin/A. Rothe (éd.), *Ernst Robert Curtius: Werk, Wirkung, Zukunftsperspektiven. Heidelberger Symposium zum hundertsten Geburtstag 1986*, Heidelberg, 1989. Voir au sujet de ce dernier volume notre compte rendu dans *Vox Romanica*, 52, 1993, p. 301-309.

2. Voir à ce sujet F.-R. Hausmann, «Colloque Ernst Robert Curtius et l'idée de l'Europe», *RZLG/CHLR*, XVII, 3/4, 1993, p. 465-473 et Joseph Jurt, «Ernst Robert Curtius und die Europa-Idee», *NZZ*, 10 Févr. 1993, p. 28.

allant de 1903 à 1933, en essayant de saisir d'abord la structure du champ universitaire et ensuite le profil de Curtius.

Aux yeux de Jean-François Lyotard, l'idée humboldtienne de l'universitaire est un des grands méta-récits de la légitimation du savoir qui a, par ailleurs, servi de modèle pour l'organisation de l'enseignement supérieur dans beaucoup de pays, à commencer par les États-Unis³. Lors de la fondation de l'université de Berlin entre 1807 et 1810, Wilhelm von Humboldt opta pour le modèle universitaire plus libéral de Schleiermacher contre celui de Fichte qui, lui, avait plaidé pour une intégration globale de l'université dans l'État. Pour Humboldt, l'État devait soutenir matériellement l'université, tout en respectant la liberté de la recherche et de l'enseignement, l'étroite liaison entre enseignement et recherche étant un trait fondamental de l'institution; l'institution scientifique devait se renouveler par elle-même, sans aucune contrainte ni finalité déterminée; elle se caractérisait surtout par une conception spécifique des objectifs de formation assignés à l'université, non pas une formation professionnelle, mais une formation morale et spirituelle par le moyen de la science (*Bildung durch Wissenschaft*), conception fondée sur la tradition de l'idéalisme allemand⁴. Le fondement de cette formation est la philosophie qui doit restituer l'unité des connaissances dispersées en sciences particulières. Hans Peter Bleuel et Helmut Heiber ont relevé cependant le dualisme inhérent du modèle humboldtien qui postule un haut degré d'autonomie tout en exigeant le soutien matériel de l'État qui aura le droit de nommer les enseignants⁵. D'autres chercheurs ont souligné, à partir d'une perspec-

3. Jean-François Lyotard, *La Condition postmoderne*. Paris, éd. de Minuit, 1979, p. 54-62.

4. Voir R. Meyer-Kalkus, «L'enseignement supérieur en France et en RFA. Des structures différentes, une évolution convergente», in : Liliane Crips [et alii, éd.], *Nationalismes. Féminismes. Exclusions*. Mélanges en l'honneur de Rita Thalmann. Francfort, Lang, 1994, p. 297-298.

5. Voir Hans Peter Bleuel, *Deutschlands Bekenner. Professoren zwischen Kaiserreich und Diktatur*. Bern, Scherz, 1968, p. 13-15. Helmut Heiber, *Universität unterm Hakenkreuz*, Teil 1 : *Der Professor im Dritten Reich*. München, K.G. Saur, 1991, p. 27-28 : «Kein Anfang ohne Humboldt» et Alexander Busch, *Die Geschichte der Privatdozenten. Eine soziologische Studie zur großbetrieblichen Entwicklung der deutschen Universitäten*. Stuttgart, Eule, 1959, p. 23-28 : «Die Humboldtsche Universitätsreform».

tive de critique idéologique, que le concept-clé de la *Bildung* apparemment désintéressé servait bien des intérêts. Aux yeux de Max Weber, cette formation générale inégalement répartie constituait une des barrières sociales les plus fortes en Allemagne où pratiquement toutes les positions privilégiées à l'intérieur ou à l'extérieur de l'État ne dépendait pas seulement de la compétence professionnelle (*Fachwissen*), mais de la culture générale (*allgemeine Bildung*) au service de laquelle était mis tout l'enseignement supérieur. Et Friedrich Paulsen désignait, en 1902, ceux qui disposaient d'une formation universitaire comme une sorte d'aristocratie intellectuelle, une noblesse de robe, une couche très homogène grâce à la *Bildung*, cette formation remplaçant vers la fin du siècle le critère d'origine aristocratique (pour les carrières d'officiers de marine par exemple)⁶. Le critère de la *Bildung* fonctionnait en fin de compte comme un instrument de l'autoreproduction des élites; un Karl Jaspers soulignait encore en 1923 qu'une «famille cultivée» constituait une des conditions essentielles pour l'aptitude à la formation universitaire⁷.

Il est néanmoins vrai que l'attachement à la liberté universitaire faisait plaider des professeurs pour un libéralisme constitutionnel. En témoigne l'acte de résistance active en 1837 de sept professeurs de Göttingen contre l'arbitraire du pouvoir (le roi de Hanovre ayant déclaré autoritairement la constitution caduque)⁸, qui réagit en les chassant, ainsi que la participation active de plus de cinquante professeurs aux débats de la première Assemblée nationale allemande dans la *Paulskirche* de Francfort en 1848-1849. Si les intellectuels universitaires étaient constitutionnels, s'opposant à l'arbitraire des princes aussi bien qu'au matérialisme bourgeois, ils se concevaient après l'échec du Parlement de Francfort comme une aristocratie spirituelle qui voyait d'un mauvais œil les tendances démocratiques⁹.

6. D'après Fritz K. Ringer, *Die Gelehrten. Der Niedergang der deutschen Mandarine 1890-1933*. München, dtv, 1987, p. 41, 51. Voir aussi Helmut Heiber, *Universität unterm Hakenkreuz*, p. 28-29.

7. Voir *ibidem*, p. 103.

8. Voir Rudolf von Thadden, *Die Göttinger Sieben, ihre Universität und der Verfassungskonflikt von 1837*. Hannover, 1987; voir aussi H.P. Bleuel, *Deutschlands Bekenner*, p. 23-27.

9. Voir Fritz K. Ringer, *Die Gelehrten*, p. 119.

Si les professeurs s'étaient exprimés pendant la première moitié du siècle comme une conscience politique gardant une certaine indépendance alliant leur lutte pour l'unité nationale (contre les particularismes autoritaires des princes) à celle de la liberté constitutionnelle, ils s'identifiaient après 1870, Bismarck ayant réalisé le rêve de l'unité nationale, presque totalement avec le régime, se résignant à des libertés plutôt réduites. L'évolution du corps professoral de 1870 à la veille de la première guerre mondiale a été bien décrite par Hans Peter Bleuel et Charles McLelland¹⁰. Fritz K. Ringer souligne à son tour que le libéralisme modéré du monde universitaire tournait de plus en plus à droite, tendant au compromis avec le pouvoir monarchico-bureaucratique ; vers la fin du siècle, les universitaires jouaient le rôle d'un establishment officieux et conservateur¹¹. Le libéralisme virait au national-libéralisme et les intellectuels renoncèrent à leur indépendance politique.

Le recteur de l'université de Berlin, E. Du Bois-Reymonds, désignait les professeurs comme le régiment royal intellectuel des Hohenzollern. L'emprise de la bureaucratie notamment prussienne sur les universitaires (sous Althoff) se faisait plus forte et les universitaires s'identifiaient de telle sorte avec le régime qu'ils acceptaient la discrimination de ceux en leur sein qu'on appelait les ennemis de l'Empire (*Reichsfeinde*) : les catholiques, les sociaux-démocrates et les juifs. Avec la Lex Arons de 1898, l'État prussien étendait l'exclusion des sociaux-démocrates jusqu'au groupe des « Privatdozenten »¹² et, en 1908, on refusait l'habilitation à Robert Michels, sociologue lié d'amitié avec Max Weber, pour le seul motif qu'il était membre du Parti social-démocrate¹³ – ce qui inspira à Max Weber ce constat amer : « En Allemagne, la liberté de la science n'existe que dans les limites des

10. Charles E. McLelland, *State, Society and University in Germany 1700-1914*. Cambridge University Press, 1980 ; voir aussi Fritz Ringer, *Fields of Knowledge. French Academic Culture in Comparative Perspective, 1890-1920*. Cambridge University Press, 1992, p. 196-206 : « The crisis of German academic culture ».

11. Fritz K. Ringer, *Die Gelehrten*, p. 119.

12. Voir A. Busch, *Die Geschichte der Privatdozenten*, p. 114-115.

13. Voir *ibidem*, p. 115 ; voir aussi Wolfgang J. Mommsen, « Max Weber. Ein politischer Intellektueller im Deutschen Kaiserreich », in : G. Hübingen/W.J. Mommsen (éd.), *Intellektuelle im Deutschen Kaiserreich*. Francfort, Fischer, 1993, p. 47.

convenances politiques et religieuses – et non au-delà »¹⁴. Pour les juifs, il était pratiquement impossible de briguer une carrière universitaire, sauf s'ils se convertissaient au protestantisme. Encore en 1909 il y avait en Allemagne moins de 3 % des professeurs d'origine juive ; ils jouaient pourtant dans la culture extra-universitaire un rôle brillant¹⁵. De l'antisémitisme latent des universitaires témoignait le mot du célèbre historien Treitschke de 1880 : « Les juifs sont notre malheur » – auquel ne s'opposèrent que peu d'universitaires, parmi eux Theodor Mommsen¹⁶. Christian Simon qui a analysé la position des historiens par rapport à l'État pour la période de 1871 à 1914 souligne que les professeurs étaient convaincus de la suprématie du protestantisme : une science sans présupposés, mais aussi un rapport spécifique entre l'esprit et le pouvoir n'étant réalisable, pour eux, que sur la base du luthéranisme¹⁷. Les historiens partageaient de l'idée que l'Allemagne était extérieurement assiégée par des ennemis et intérieurement menacée par le socialisme et la démocratie. Ils croyaient pour cette raison que leur mission était de défendre l'ordre établi et un État autoritaire et fort. Les universitaires entendaient profiter du soutien de l'État fort contre les forces menaçant la liberté intellectuelle parmi lesquels ils comptaient l'Église catholique, les partis politiques et les intérêts organisés du monde économique et de la société civile. Si les historiens français développaient au sein de l'université une rhétorique nationale dans la tradition de 1789, leurs collègues allemands exal-

14. *Frankfurter Zeitung*, 20.9.1908. Cité par A. Busch, *Die Geschichte der Privatdozenten*, p. 115.

15. Voir Gangolf Hübinger, « Die Intellektuellen im Wilhelminischen Deutschland », in : G. Hübinger/W.J. Mommsen (éd.), *Intellektuelle*, p. 209.

16. Hans Peter Bleuel, *Deutschlands Bekenner*, p. 34-38.

17. Voir Charles E. McClelland, *State*, p. 319 : « The *Kulturkampf* against the church of Rome also drew many professors into print, but even as late as the first decade of the twentieth century, scholars could still enter into heated debate (mostly one-sided) about whether believing Catholics actually possessed the qualification of *wissenschaftliche Voraussetzungslosigkeit*, that is, whether they were capable of teaching and doing research « objectively ». Many Protestant scholars (who themselves revived the old Hegelian argument that Luther's revolt was the beginning of intellectual freedom) denied this qualification to their Catholic colleagues. »

taient un contre-modèle inspiré par les « idées de 1813 » en opposition aux catégories dites ouest-européennes¹⁸.

Le profil politique et idéologique des universitaires de l'époque wilhelminienne se caractérise ainsi par une identification presque totale avec l'État monarchique. Quel était le profil sociologique du corps professoral de cette période ? Dans son ouvrage sur l'évolution du corps professoral allemand entre 1864 et 1954, le sociologue Christian von Ferber souligne le statut social éminent des universitaires au XIX^e siècle pour lesquels les plus hautes charges de l'État, réservées auparavant à la noblesse, étaient accessibles¹⁹. Les professeurs allemands étaient surtout issus d'un auto-recrutement des milieux intellectuels (médecins, professeurs, avocats, hommes de lettres, membres du clergé) qui représentaient entre 1860 et 1889 63 % des familles d'origine des professeurs nommés, entre 1890 et 1919 49,4 % et entre 1920 et 1933 47,8 % . La classe moyenne (ceux qui étaient économiquement indépendants, entrepreneurs, officiers) fournissait pour les mêmes périodes 28,1 %, 39,9 %, 35,8 % des professeurs. Peu d'enseignants universitaires étaient, en revanche, issus de la classe des salariés (instituteurs, employés, ouvriers) : 8,7 %, 10,7 %, 16,4 %²⁰. Le recrutement universitaire se faisait donc surtout parmi la classe supérieure et s'il y a eu une évolution, on ne saurait parler d'une démocratisation mais plutôt d'une ploutocratisation. Le nombre des professeurs de fils de pasteurs avait diminué de la première période (1860-1889) de 11 % à 6 % (en 1923), celui de fils d'industriels s'était en revanche élevé de 6 % à 19 %²¹. Le nombre de professeurs fils d'ouvriers qui s'était pour la première période de 2 % , était descendu en 1923 à 1 %²². La répartition sociale est restée identique au sein de la faculté de droit

18. Christian Simon, *Staat und Geschichtswissenschaft in Deutschland und Frankreich 1871-1914. Situation und Werk von Geschichtsprofessoren an den Universitäten Berlin, München, Paris*. Bern, Frankfurt, New York, Paris, Lang, 1988, p. 76, 652.

19. Christian von Ferber, *Die Entwicklung des Lehrkörpers der deutschen Hochschulen 1864-1954*. Göttingen, Vandenhœck & Ruprecht, 1956, p. 156.

20. Voir *ibidem*, p. 178.

21. D'après Helmut Kaelble, « Sozialer Aufstieg in Deutschland 1850-1914 », *Vierteljahresschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 60, 1973, p. 56.

22. Kaelble constate qu'un tiers des universitaires étaient issus de la classe moyenne, le capital économique étant décisif puisque ceux-ci étaient surtout issus du milieu des artisans et des petites et moyennes entreprises et non pas de

entre 1864 et 1931 (64 % / 63 % issus des milieux intellectuels), elle a baissé au sein de la faculté des lettres de 62 % à 47 % ; le nombre des professeurs des lettres issus des milieux indépendants a augmenté pour le même laps de temps de 24 % à 37 % , celui de la faculté de médecine de 17 % à 37 %). Mais c'est la faculté de théologie catholique qui a recruté le plus de membres dans le milieu des salariés : en 1931 31 % (les lettres 16 %, les sciences expérimentales 13 %) ²³. Christophe Charle a relevé pour la France une répartition des origines sociales du corps professoral un peu différente. Selon ses estimations, le pourcentage des professeurs parisiens en 1901 issus des milieux intellectuels n'était que de 27,9 % (pour 47,4 % en Allemagne). Les fils de fonctionnaires (de niveau élevé) étaient mieux représentés en Allemagne qu'en France alors que la bourgeoisie économique ou libérale suscitait moins fréquemment des vocations universitaires qu'en France ²⁴. Christophe Charle y voit une conséquence du type de reproduction méritocratique contenu dans le programme républicain instauré notamment par l'introduction du concours ²⁵ qui mettait en cause la reproduction sociale à base familiale qui s'était perpétuée dans la plupart des pays européens de l'époque. En Allemagne, où l'autorecrutement était beaucoup plus important, les professeurs ne mettaient pas en question la fonction sociale qui était la leur et continuaient à s'identifier à l'élite dirigeante et à se penser comme des membres de celle-ci ²⁶. En Allemagne il existait en plus une coupure entre les intellectuels libres et les universitaires ; c'étaient les professeurs qui y détenaient la légitimité sociale suprême alors qu'en France c'étaient plutôt les hommes de lettres qu'on désignait en Allemagne péjorativement sous le terme de « Literaten » ²⁷.

celui des instituteurs au capital culturel plus élevé. Kaelble relève que le processus de l'industrialisation n'avait pas provoqué en Allemagne une ascension sociale massive dans le secteur industriel ; le taux de l'ascension sociale était à peu près celui des universitaires, la barrière la plus décisive se situait entre les classes inférieures et les classes moyennes. (*Ibidem*, p. 70-71).

23. D'après Chr. von Ferber, *Die Entwicklung des Lehrkörpers*, p. 186.

24. Christophe Charle, *Naissance des intellectuels. 1880-1900*. Paris, Editions de Minuit, 1990, p. 231-232.

26. Ch. Charle, *Naissance des intellectuels*, p. 231.

27. Voir Gangolf Hübinger, « "Journalist" und "Literat". Vom Bildungsbürger zum Intellektuellen », in : G. Hübinger/ W.J. Mommsen (éd.), *Intellektuelle*,

La forte centralisation à Paris aidant, un champ intellectuel relativement autonome composé d'universitaires et d'écrivains, a pu se constituer en France à la fin du siècle et entrer en compétition avec le champ du pouvoir²⁸. Des écrivains se réclamant, tel un Zola, de l'idéal scientifique à travers la conception du roman expérimental, tâchant de participer du nouveau prestige du « savant » instauré avec Pasteur se sont joints aux universitaires au nom d'une éthique professionnelle pour s'opposer en tant qu'« intellectuels » – dénomination créée pour désigner cette nouvelle fonction sociale – au moment de l'Affaire Dreyfus à une élite politique et juridique compromise²⁹.

En Allemagne en revanche, les mandarins universitaires voyaient, selon Fritz K. Ringer, depuis 1890 leur statut social, auparavant incontesté, compromis par l'ère des machines et des masses ; pour garder leur pouvoir et leur influence ils se réfugièrent dans des traditions et des rituels, réaction qui ressemble au processus de routinisation décrit par Max Weber dans sa sociologie de la religion : l'autorité ne se fondant plus sur un charisme personnel (dérivé des compétences de chercheurs) mais sur l'appartenance à l'institution. Alexander Busch a recensé toute une série de témoignages datant du début du siècle qui relèvent des transformations dans l'habitus des professeurs : le recteur Wilhelm Kahl constata en 1909 une évolution de l'intériorité vers l'extériorité, du scientifique vers l'organisation, du contenu intellectuel vers la forme juridique. L'érudit modeste voué à sa cause cédait la place au professeur élégant et mondain. Des universitaires gagnaient de plus en plus de prestige grâce à leurs compé-

p. 95-110. Sur la différence de légitimité sociale attribuée aux écrivains et aux universitaires voir aussi Fritz Ringer, *Fields of Knowledge*, p. 40 et Robert Minder, *Dichter in der Gesellschaft*. Francfort, Suhrkamp, 1972, p. 30.

28. La structure décentralisée du système universitaire allemand semble cependant avoir favorisé, du fait de la compétition naturelle, la créativité scientifique (voir à ce sujet Frank R. Pfetsch, *Zur Entwicklung der Wissenschaftspolitik in Deutschland. 1750-1914*, Berlin, Duncker & Humblot, 1974, p. 238-240.).

29. Voir à ce sujet Joseph Jurt, « Status und Funktion der Intellektuellen in Frankreich im Vergleich zu Deutschland », in : H. Krauß (éd.), *Offene Gefüge. Literatursystem und Lebenswirklichkeit*. Festschrift Fritz Nies. Tübingen, Narr, 1994, p. 329-345. Au sujet des réactions allemandes voir Gerd Krumeich, « Die Resonanz der Dreyfus-Affäre im Deutschen Reich », in : G. Hübinger/W.J. Mommsen, *Intellektuelle*, p. 13-32.

tences organisatrices et leur habileté politique dans les commissions dont témoignaient des termes comme « lions de faculté » (*Fakultätslöwen*) ou « barons d'institut » (*Institutsbarone*).³⁰

Il est grand temps de dégager le profil d'Ernst Robert Curtius au sein du champ universitaire allemand. Curtius est le produit de l'autoreproduction spécifique de l'université allemande ; sa carrière n'est pas l'aboutissement d'une ascension sociale ; il avait déjà un « nom ». « Le nom Curtius avait obtenu à travers des générations la gloire intellectuelle », souligne Christophe Dröge³¹. L'arrière-grand-père, Carl Georg Curtius (1771-1857) était ami et protecteur du peintre Overbeck, son fils Ernst Curtius (1814-1896) avait dirigé les fouilles d'Olympie et il était l'auteur d'une Histoire de la Grèce [*Geschichte Griechenlands* (1857-1867)] ; il était en plus le précepteur du prince héritier Frédéric de Prusse. Son frère Georg Curtius (1820-1885), éditeur des *Leipziger Studien zur Classischen Philosophie*, était un helléniste réputé. Friedrich Curtius (1851-1931), fils de l'archéologue et père d'Ernst Robert Curtius, était un haut fonctionnaire de l'administration du Reich en Alsace et devint plus tard Président du Comité directeur de l'Église luthérienne. Sa mère, comtesse d'Erlach-Hindelbank, était issue du patriciat bernois. Albert Schweitzer qui habitait dans la maison du chapitre Saint-Thomas à Strasbourg où les Curtius avaient un appartement de service, soulignait que dans la famille de Curtius s'alliaient les traditions de l'aristocratie intellectuelle et de l'aristocratie de naissance³². Aux yeux de Harald Weinrich, l'origine aristocratique a eu un impact sur la pensée de Curtius attentive à la catégorie de l'espace – les topoi ; il confirmait aussi la thèse du sociologue Mannheim au sujet d'une corrélation entre expérience de l'espace et pensée conservatrice. L'aristocratie pense à partir de la terre alors que la bourgeoisie et les libéraux entretiennent une relation étroite avec le temps³³.

30. Alexander Busch, *Die Geschichte der Privatdozenten*, p. 103-104.

31. Christoph Dröge, « Ernst Robert Curtius : Europäer und Romanist », in : *Catalogue de l'exposition de La Bibliothèque universitaire de Bonn*, 1986, p. 5.

32. Rapporté par Heinrich Lausberg, *Ernst Robert Curtius (1886-1956)*. Stuttgart, Steiner, 1993, p. 21-22.

33. Rapporté dans W. Berschin/ A. Rothe (éd.), *Ernst Robert Curtius*, p. 178. Au sujet de son origine aristocratique le jeune Curtius écrit à sa mère – en français –

A Berlin, le jeune Curtius avait eu très rapidement accès au «cercle le plus intime des élus» de George auquel on n'était admis que par «des effets magiques très forts» («*nur mächtiger Zauber öffnete den Zugang*») comme il l'affirmera plus tard³⁴. Notamment à travers le couple des peintres Lepsius, avec lesquels il avait des liens de parenté par son grand-père Ernst Curtius. C'est là qu'il avait fait la connaissance du poète Stefan George dont il évoquera le souvenir encore en 1950 («*Stefan George im Gespräch*») ³⁵. A l'aristocratie de naissance et à l'aristocratie savante se joignait à travers ce contact l'aristocratie poétique. Il avait rencontré George à Berlin au cours de l'hiver 1906-1907 et il devait revoir le poète à Bingen en 1911 et 1912 et à Heidelberg en 1917 et 1919. George, on le sait, incarnait la conception la plus élitare, la plus hiérarchique du poète solitaire, entouré d'un cercle de disciples desquels était exigé un dévouement total. Curtius était en contact étroit avec un des disciples les plus importants de George, le germaniste Gundolf, auteur d'un ouvrage très remarqué «*Shakespeare et l'esprit allemand*» (*Shakespeare und der deutsche Geist* [1911]). Dans une lettre adressée à Gundolf au sujet du *Jahrbuch für die geistige Bewegung* (1910) édité par le cercle de George il parle d'une re-fondation de l'esprit allemand qui émanerait de George. Par centaines, selon lui, se comptaient ceux qui, ayant vécu sans chef pour les guider, savaient maintenant quels chemins menaient vers l'avenir.³⁶ Selon Hans Manfred Bock, s'est développée chez Curtius à travers le contact avec le cercle de George la conception du rôle de penseurs légitimés par un charisme et dont le jugement était décisif pour la définition de l'orientation

à propos de quelqu'un qui lui avait reproché sa fierté quant à son origine : «Il ne fallait pas être fier de quelque chose qu'on n'avait pas acquis soi-même. Que c'était là une faiblesse. Mais moi je lui ai dit que tout au contraire c'était une force. Que je ne m'enorgueillissais pas, que je ne me vantais jamais de mon origine, mais que certainement j'en étais très, très fier.» (*Ibidem*, p. 59).

34. Ernst Robert Curtius, *Kritische Essays zur europäischen Literatur*, Berne, Francke, 1963³, p. 223.

35. *Ibidem*, p. 100-116.

36. Lettre du 17 mars 1910 édité dans Lothar Helbing/Claus Victor Bock (éds). *Friedrich Gundolf. Briefwechsel mit Herbert Steiner und Ernst Robert Curtius*, Amsterdam 1962/63, p. 151 cité d'après : Hans Manfred Bock, «Die Politik des "Unpolitischen". Zu Ernst Robert Curtius' Ort im politisch-intellektuellen Leben der Weimarer Republik», *Lendemains*, 59, 1990, p. 19; voir aussi H. Lausberg, *op. cit.*, p. 25-31.

culturelle.³⁷ Curtius relate cependant également dans son article de 1950 les réserves qu'il éprouvait à l'égard de George qu'il ne cessait pourtant de considérer comme «le plus grand poète vivant»³⁸. Il ne pouvait partager son culte de Maximin. «J'aimais l'hellénisme avec enthousiasme, mais j'appartenais au monde chrétien.»³⁹ Le groupe de George affirmait sa cohésion interne à travers le concept de la poésie en distinguant radicalement le poète de l'écrivain ou du littérateur (*Literat*); la poésie est associée à la nature et la littérature à la société; la première étant considérée comme l'expression des rythmes du monde, la conception de la littérature à l'ère moderne en tant que profession ne peut paraître qu'une profanation. Selon cette tradition allemande, le poète devait se distinguer par une attitude asociale ou même anti-sociale conformément au génie de la langue allemande jugé solitaire, profond et monologique; cette tradition s'opposait à la sociabilité naturelle de l'homme de lettres en France⁴⁰.

37. *Ibidem*, p. 19.

38. E.R. Curtius, *Kritische Essays*, p. 112.

39. *Ibidem*, p. 112.

40. Voir à ce sujet Wolf Lepenies, *Die drei Kulturen. Soziologie zwischen Literatur und Wissenschaft*. Munich, Hanser, 1985, p. 265-281 : «Eine deutsche Besonderheit : der Gegensatz von Dichtung und Literatur». Nous résumons ici l'argumentation de Lepenies. Max Weber visait dans sa polémique contre les «littérateurs» aussi le cercle autour de George. Tout en critiquant le processus de la rationalisation formelle de l'ère moderne, il ne s'opposait pas à la modernité en se retirant vers une position radicale de critique de civilisation à la Spengler. La fuite hors de la société industrielle dans l'ésotérisme d'une vie vouée exclusivement à des idéaux esthétiques telle que la pratiquait la communauté de George lui semblait indigne d'un intellectuel (d'après W.J. Mommsen, «Max Weber», p. 58).

37. *Ibidem*, p. 19.

38. E.R. Curtius, *Kritische Essays*, p. 112.

39. *Ibidem*, p. 112.

40. Voir à ce sujet Wolf Lepenies, *Die drei Kulturen. Soziologie zwischen Literatur und Wissenschaft*. Munich, Hanser, 1985, p. 265-281 : «Eine deutsche Besonderheit : der Gegensatz von Dichtung und Literatur». Nous résumons ici l'argumentation de Lepenies. Max Weber visait dans sa polémique contre les «littérateurs» aussi le cercle autour de George. Tout en critiquant le processus de la rationalisation formelle de l'ère moderne, il ne s'opposait pas à la modernité en se retirant vers une position radicale de critique de civilisation à la Spengler. La fuite hors de la société industrielle dans l'ésotérisme d'une vie vouée exclusivement à des idéaux esthétiques telle que la pratiquait la communauté de George lui semblait indigne d'un intellectuel (d'après W.J. Mommsen, «Max Weber», p. 58).

Cette conception d'une poésie en dehors de tout contexte social opposée à la socialité de la littérature – dichotomie qui caractérise selon Wolf Lepenies la culture allemande – correspond à l'apolitisme du corps professoral allemand à l'époque wilhelminienne⁴¹. Si Curtius s'est rapproché du cercle de George dès ses premières années universitaires, ceci annonçait non seulement un apolitisme très largement répandu, mais aussi une volonté de se rapprocher des écrivains, même d'être universitaire et écrivain à la fois, ce qui était plutôt rare en Allemagne où les études littéraires se définissaient par leur dimension philologique, leur scientificité (se dénommant ici « science de la littérature ») et où un style brillant est plutôt mal vu. Quant à son premier grand livre *Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreich* (1919), Curtius voulait qu'on le juge à l'aune des critères littéraires⁴². Il parlait de son travail comme d'un processus de création artistique qu'il ne voulait pas interrompre pour des recherches de sources et de lectures désordonnées. Son assistante devait, la veille, lui remettre toute la documentation sur le bureau de sorte qu'il ne lui fallait rechercher aucune citation.

Curtius était en rapport avec beaucoup d'écrivains importants ce qui était rarement le cas chez des philologues; il avait tôt connu George, nous l'avons vu. Il cultivait un échange intense avec Gide, Charles du Bos, Valéry Larbaud; la correspondance avec ces auteurs est maintenant éditée⁴³. Peu avant sa mort,

41. Voir au sujet des professeurs d'université allemands de 1870 à la première guerre mondiale Charles E. McClelland : « In the field of political leadership, then, the German universities tended to move in the same direction as in their relationship to society at large – into a vaguely defensive and conservative posture. Just as they were unable and unwilling to accommodate themselves to the need of certain rising sectors of society, notably the economic sector, they were unable to continue giving Germany the type of critical political advice that had characterized the professoriate of the decades before and after 1848. » (Charles McClelland, *State, Society and University in Germany 1700-1914*. Cambridge University Press, 1980, p. 320-321).

42. Au sujet de cet ouvrage : « Das goldene Wort von Thomas Mann [...] "Ein Schriftsteller ist ein Mann, dem das Schreiben schwerfällt" – ich hatte es in vollem Gewicht erfahren. » (E.R. Curtius, *Französischer Geist im zwanzigsten Jahrhundert*, Bern, ³1965, p. 524).

43. H. et J. M. Dieckmann (éd.), *Deutsch-französische Gespräche 1920-1950. La correspondance de Ernst Robert Curtius avec André Gide, Charles du Bos et Valéry Larbaud*. Frankfurt, 1980. Voir aussi R. Theis, *Auf der Suche nach dem besten Frankreich. Zum Briefwechsel von Ernst Robert Curtius mit André Gide und Charles du Bos*. Frankfurt, 1984.

Proust lui adressa une lettre⁴⁴. Curtius sera également l'ami de T.S. Eliot⁴⁵. Il a été reconnu par des écrivains éminents de son temps et il avait trouvé dans le genre de l'essai une forme pour allier science et art. « Il se sentait écrivain, se considérait comme tel » devait écrire le futur diplomate Armand Bérard qui avait fait des études chez lui en 1925/26 à Heidelberg. Il eût vivement souffert de n'être qu'un professeur ; il n'exerçait ses fonctions que pour vivre »⁴⁶.

Mais Curtius était néanmoins philologue. Il avait composé à l'université de Strasbourg, sous le célèbre maître Gustav Gröber, une thèse de doctorat classique, une édition critique d'un texte médiéval *Li quatre livre des reis* (1910) précédée d'une longue introduction. Il collationnait des manuscrits à la Bibliothèque nationale de Paris – travail assez fastidieux selon ses dires –, tout en suivant des cours de Bergson. Gröber avait également suggéré le sujet de la thèse d'habilitation consacré au critique français Brunetière (*Ferdinand Brunetière. Beitrag zur Geschichte der französischen Kritik* (1914). Curtius rendra toujours hommage à ce qu'il devait à Gröber : la philologie comme moyen de connaissance ; un certain positivisme l'incitait à fonder des jugements toujours par des preuves concrètes dans les textes. La méthode philologique apprise chez Gröber exigeait qu'on contrôlât les intuitions et visions personnelles. Claude David parlera de la rigueur de sa méthode : « Il fut aussi le savant qui, dans une époque de dilettantisme, réhabilita l'érudition »⁴⁷. Mais cette érudition n'avait rien de gratuit ni de pédantesque. « Hostile aux cuistres, [il] prenait le parti de Péguy contre la Sorbonne » remarqua Henri Jourdan⁴⁸. Il n'y avait pas de vraie science selon lui, qui ne serve des valeurs. La philologie devait unir à la chaleur de la conviction la rigueur de la méthode et l'étendue du savoir⁴⁹.

44. Voir à ce sujet R. Kempf, « Savez-vous l'adresse de Curtius à qui je voudrais envoyer mon livre ? Faut-il HERR, faut-il PROFESSOR ? » (Marcel Proust à André Gide, juillet 1922) », *Allemagne aujourd'hui* 5 (1956), p. 25.

45. Voir P. Godman, « T.S. Eliot et E.R. Curtius », *Liber* I, n° 1, oct. 1989, p. 53.

46. Armand Bérard, *Un ambassadeur se souvient. T. I : Au temps du danger allemand*. Paris, Plon, 1976, p. 60.

47. Claude David, « Thématique de Curtius », *Allemagne d'aujourd'hui*, 5, 1956, p. 13.

48. Henri Jourdan, « Esquisse pour un portrait », *Allemagne aujourd'hui*, 5, 1956, p. 10.

49. Claude David, « Thématique de Curtius », *Allemagne aujourd'hui*, 5, 1956, p. 13.

Le philologue était en même temps un critique littéraire aux préférences tout à fait personnelles qui cultivait un dilettantisme contrôlé. Albert Béguin qui le considérait comme l'un des grands critiques contemporains l'avait bien saisi : Curtius « avait cet avantage, rare surtout en Allemagne, de n'être l'homme ni d'un système de pensée, ni d'une méthode critique. Son approche des œuvres et des écrivains était singulièrement spontanée, intuitive [...] En dépit d'une prodigieuse érudition et d'une remarquable puissance organisatrice, il ne suivait, au fond, que des suggestions d'une sensibilité très inquiète, procédant par intuitions soudaines et par plongées hasardeuses. [...] Cette manière d'approche sans rigueur concertée lui permit d'être le premier, avant la critique française, à parler valablement de Péguy, de Claudel, de Gide, de Proust. Elle fit ensuite de son livre sur Balzac une œuvre révolutionnaire [...] »⁵⁰.

Dans une lettre adressée à son ami suisse Max Rychner de juin 1925, Curtius a en quelque sorte confirmé la vue présentée par Béguin. Il y affirmait que pour lui la science n'avait pas le même rang hiérarchique que pour ses collègues. Plus il mûrissait, il sentait qu'il n'appartenait pas à ce monde scientifique. Il se sentait en désaccord avec l'attitude de distance de l'historisme. « Le monde n'est pas là pour être compris historiquement, mais pour être saisi en amour. L'univers de l'esprit n'est pas pour moi un musée, mais un jardin où je me promène pour cueillir des fruits »⁵¹. L'approche critique de Curtius, essayant de saisir le centre spirituel des œuvres, ressemble à celle pratiquée par des chercheurs français ou francophones en dehors de l'université traditionnelle qui tentèrent de dépasser le positivisme lansonien, à savoir Albert Béguin et Marcel Raymond en Suisse et Charles du Bos en France avec lequel Curtius entretenait des rapports étroits.

Cette alliance entre érudition et critique littéraire spontanée était tout à fait singulière et ne correspondait pas au profil courant du professeur de littérature en Allemagne intéressé par le seul aspect scientifique. Leo Spitzer avait saisi cette particularité

50. Albert Béguin, « E.R. Curtius en Allemagne et à Paris », *Allemagne d'aujourd'hui*, 5, 1956, p. 11.

51. Cité dans Heinrich Lausberg, *E. R. Curtius*, p. 51.

dès 1932 : «Curtius a le mérite d'avoir réuni en lui, dans une synthèse tout à fait personnelle, le professeur philologue, l'écrivain et le politique de l'esprit»⁵². Hans Helmut Christmann parlera d'une double vie intellectuelle du jeune Curtius qui devait plus tard converger⁵³. Heinrich Lausberg caractérisa la personnalité intellectuelle par un dilettantisme souverain, d'une part, et une érudition minutieuse d'autre part, la dernière, acquise, étant le complément de la première, sa vraie nature⁵⁴.

Curtius différait de l'image de l'érudit traditionnel non seulement par son dilettantisme souverain, mais également par le refus de la routinisation institutionnelle. Il n'entendait nullement gagner du prestige par une identification totale avec l'institution et ses rituels qui offrait par là des positions de pouvoir. Curtius n'assistait que rarement à des réunions de commissions universitaires ; il n'exerça jamais de fonction officielle au sein de l'université. Il disait aussi dans la lettre précitée de Rychner qu'il préférerait le soir voir des amis ou nager dans les eaux du Neckar plutôt que de participer à des petits cercles de collègues. Son style de vie différait de l'ascétisme puritain de la plupart de ses collègues. Arnold Rothe a relevé dans son portrait du Curtius des années de Heidelberg que celui-ci se faisait conduire à l'université en taxi, qu'il payait de ses propres moyens une assistante privée, M^{me} Eva Mertens, la future traductrice de Proust, qu'il louait les services d'un serviteur quand il recevait des hôtes de haut rang, qu'il appa-

52. Leo Spitzer, «L'État actuel des études romanes en Allemagne», *Revue d'Allemagne*, 6, 1932, p. 593.

53. Hans Helmut Christmann, *Ernst Robert Curtius und die deutschen Romanisten*. Mainz, Akademie, 1987, p. 10-14.

54. Heinrich Lausberg, *Ernst Robert Curtius*, p. 50. Voir à ce sujet aussi Earl Jeffrey Richards, «E.R. Curtius» Vermächtnis an die Literaturwissenschaft. Die Verbindung von Philologie, Literaturgeschichte und Literaturkritik», in : W. Berschin/A. Rothe (éd.), *Ernst Robert Curtius*, p. 249-269. La commission universitaire qui proposait sa nomination à la chaire de philologie romane à Bonn soulignait, en 1928, le profil tout à fait particulier de Curtius, alliant érudition et fonction médiatrice, qu'on rencontrerait plutôt dans les pays romans : «Curtius repräsentiert mit der Weite seiner Interessen und Bildung, mit seinem ästhetischen Instinkt, mit seiner Fähigkeit, auf größere Kreise schriftstellerisch zu wirken, mit der Verbindung von strenger Wissenschaftlichkeit und einer über die Wissenschaft hinausragenden Vermittlertätigkeit einen Gelehrtentypus, wie er bei uns in Deutschland ganz selten ist und wie er sich häufiger nur in romanischen Ländern findet.» (Cité dans H. Lausberg, *Ernst Robert Curtius*, p. 89).

raissait comme professeur sans barbe, avec ses larges lunettes d'écaille, et ses vêtements élégants en tweed anglais comme un dandy par rapport à la grisaille coutumière des ses collègues⁵⁵.

Après avoir soutenu sa thèse d'habilitation à l'université de Bonn (en 1913), Curtius resta au sein de cette université jusqu'à sa nomination à Marburg en 1920 où il se sentait en exil; il fut nommé professeur à Heidelberg de 1924 à 1929 pour enseigner ensuite de 1929 jusqu'en 1951 à Bonn. Une grande partie de l'activité professorale de Curtius se situa donc pendant la période de la République de Weimar. Le corps professoral qui idéalisait la période de l'Empire ne sympathisait guère avec la démocratie. Theodor Eschenburg relate beaucoup de propos hostiles à l'égard de la République énoncés à partir des chaires universitaires. La majorité des professeurs, écrit-il, était apolitique. Le ressentiment prévalait. Si les motifs de la rancune ou de l'hostilité se fondaient sur des idées très diverses – du type conservateur, nationaliste, corporatif, «völkisch» – l'attitude négative à l'égard de la République de Weimar a été partout à peu près identique. Les professeurs de la droite rencontrèrent une audience massive auprès des étudiants⁵⁶. Il y avait, certes, une petite minorité d'universitaires qui soutenait, non pas par passion, mais par raison la République de Weimar; les *Vernunftrepublikaner* autour de Friedrich Meinecke, qui estimait que seule par la voie républicaine on pourrait sauver la communauté nationale et les valeurs aristocratiques du passé. Mais la plupart des professeurs refusaient la jeune République justement au nom d'une défense des valeurs nationales historiques⁵⁷. Les professeurs avaient perdu pendant cette période leur statut éminent comme partie intégrante de l'*establishment* dans une démocratie où enfin la classe ouvrière avait son mot à dire et où l'argent jouait un rôle plus important⁵⁸.

55. Arnold Rothe, «E.R. Curtius in Heidelberg. Versuch einer Spurensicherung», in : W. Berschin/A. Rothe, *Ernst Robert Curtius*, p. 57-102.

56. Theodor Eschenburg, «Aus dem Universitätsleben vor 1933», in : A. Flinter (éd.), *Deutsches Gesitesleben und Nationalsozialismus*. Tübingen. Wunderlich, 1965, p. 140-141.

57. D'après Hans Peter Bleuel, *Deutschlands Bekenner*, p. 99-108.

58. Jeremy Noakes, «The ivory tower under siege : German universities in the Third Reich», *Journal of European Studies*, vol. 23, n° 92, déc. 1993, p. 374-375.

L'État de Prusse avait essayé de réformer le système de l'éducation et de l'enseignement supérieur dans le sens d'une plus grande démocratisation – mais il rencontra une vive résistance de la part des professeurs, redoutant que les masses conquissent les institutions de la science pour en faire des instruments du nivellement social⁵⁹.

Curtius qui était lui aussi plutôt apolitique, se situait pourtant du côté d'une démocratie parlementaire qui devrait être conduite par une élite cultivée à l'image de Carl Heinrich Becker. Carl Heinrich Becker (1876-1933), professeur d'études orientales à l'université de Bonn, proche du parti démocrate, avait été d'abord secrétaire d'État et ensuite ministre de l'enseignement de Prusse, et il plaidait vivement pour des réformes du système d'enseignement. Curtius fut en rapport épistolaire avec lui jusqu'en 1933. Il fut sollicité pour mettre en œuvre un nouveau type d'études des civilisations de l'étranger (*Auslandsstudien*) qui comporterait à côté d'éléments linguistiques et littéraires des cours de sciences politiques, d'histoire et de sociologie au sujet des pays concernés. Becker croyait le jeune Curtius capable d'une telle synthèse pour le domaine des pays de langues romanes. Celui-ci était convaincu que les professeurs établis à Bonn pour qui les grammaires romanes de Moyen Âge et l'édition critique constituaient le centre d'intérêt n'étaient guère en mesure de créer ce nouveau type de cursus. A ses yeux, l'histoire de l'esprit et de la culture françaises devaient être un domaine à part, non relié à la philologie de l'ancien français. Il fallait interpréter et intégrer les différents apports et les interpréter à partir d'un noyau central, une synthèse inspirée par la philosophie de l'histoire. La conception d'une morphologie culturelle qui influencera plus tard son *Essai sur la France [Die französische Kultur (1930)]* se trouve déjà esquissée ici, même si le projet conçu par Becker ne se réalisa pas⁶⁰.

En 1919, Curtius publia le livre *Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreich* [Les précurseurs littéraires de la nouvelle France] qui devait le rendre célèbre d'un coup. Il entendait présenter au

59. Fritz K. Ringer, *Die Gelehrten*, p. 77.

60. Voir au sujet de ce projet Hans Manfred Bock, «Die Politik des "Unpolitischen". Zu Ernst Robert Curtius' Ort im politisch-intellektuellen Leben der Weimarer Republik», *Lendemains* 59, 1990, p. 29.

public allemand les auteurs qui lui semblaient représentatifs de la nouvelle France : Gide, Romain Rolland, dont il avait fait la connaissance à Rome, Claudel, Suarès et Péguy – auteurs auxquels il avait porté son intérêt dès avant la guerre. Il fallait du courage pour publier ce livre immédiatement après la conclusion du traité de Versailles. Une attitude de réserve à l'égard de la France victorieuse semblait en Allemagne être de mise. Curtius se proposait de présenter, comme la remarquera Harald Weinrich, une autre France que celle de la décadence et de l'esprit cartésien – vues stéréotypées prévalant alors en Allemagne ; mais lui aussi n'était pas libre d'arguments inspirés par la psychologie des peuples quand il affirmait que la France se trouvait dans un état d'agrégation solide et l'Allemagne dans un état d'agrégation liquide⁶¹. Curtius voyait dans les « précurseurs » les représentants d'une jeune France qui correspondait à l'image que l'Allemagne se faisait d'elle-même – un peuple d'avenir. Il croyait avoir trouvé chez ses auteurs un sentiment de valeurs ayant une mesure commune avec celui des jeunes Allemands, en mettant chez eux en relief les catégories d'une intensité vitale. A travers cette lecture par la grille d'une philosophie de la vie il voulait mettre les nouvelles tendances de la littérature française en rapport avec la communauté spirituelle du cercle George. Gundolf rapporta cependant que celui-ci considérait les auteurs de Curtius comme prometteurs. « Et puis quelle erreur que de mélanger tant de choses spirituelles et de choses politiques »⁶². Il s'en fallait de très peu pour que George n'y vît des « choses politiques ». En évoquant Péguy, Curtius ne pouvait pas ne pas parler de l'Affaire Dreyfus, sans pour autant prendre une position politique précise ; il voyait dans l'Affaire surtout le catalyseur d'un renouveau spirituel. Il dédiait son livre à la « nouvelle jeunesse de [son] peuple » qui réalisera « la reconnaissance spirituelle de l'Allemagne ». Curtius entendait œuvrer en faveur d'une réconciliation entre la France et l'Allemagne sur la base d'un sentiment de vie commun ; on peut se demander si le postulat d'une communauté de vues sup-

61. Voir la critique de Gérard Raulet, « Gescheiterte Modernisierung. Kritische Überlegungen zur deutschen Frankreichkunde der Zwischenkriegszeit », in : *Begegnung mit dem Fremden*. Band 2 : Theorie der Alterität. Akten des VIII. Internationalen Germanisten-Kongresses, Tokyo 1990, p. 289-301.

62. George/Gundolf, *Briefwechsel*, p. 286 cité par Wolf Lepenies, *op. cit.*, p. 393.

posée – la philosophie de la vie – était une base solide pour le dialogue et s'il ne fallait pas d'abord reconnaître l'altérité historique des uns et des autres. Toujours est-il que le livre de Curtius rencontra un vif succès auprès de la presse, mais une désapprobation presque totale parmi ses collègues romanistes qui lui reprochèrent l'essayisme, une absence de distance par rapport à son sujet, et surtout le choix de la littérature contemporaine ainsi que l'engagement pour la France actuelle. Emil Lerch a rendu compte du livre dans la *Münchener Zeitung* (9 juin 1920) dans un article intitulé «*Anbiederung an die Neger-Nation*»!⁶³ Lorsque Curtius, le «moderniste», a été nommé successeur du philologue Meyer-Lübke à Bonn, certains collègues ont considéré cette nomination comme un signe de la décadence de la discipline⁶⁴. Si Curtius différait des courants majeurs de la tradition romaniste en Allemagne, tournée vers le passé, par ses intérêts pour la littérature actuelle et aussi par ses contacts intimes avec le groupe de la *Nouvelle Revue Française* qui lui avaient valu d'être associé dès 1924, aux célèbres décadés de Pontigny. Il collabora dès 1926 au «comité d'études franco-allemand» mis sur pied par l'industriel Emile Mayrisch, directeur de l'ARBEP, groupe dont les intérêts allaient bien au-delà de ceux cultivés par les universitaires; y participèrent des hommes comme Gide, Paul Desjardins, Gundolf et surtout Rathenau⁶⁵. Curtius pouvait sans aucun problème accepter

63. Dans sa publication *Ernst Robert Curtius und die deutschen Romanisten* (Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Mainz 1987) Hans Helmut Christmann me semble trop prendre la défense des collègues de Curtius à l'époque.

64. Voir à ce sujet Heinrich Lausberg, *op. cit.*, p. 91. Voir à ce sujet aussi Albert Béguin qui avait été lecteur de l'université de Halle : «Il fallait voir, vers 1930, de quelle haine Curtius était l'objet de la part de ses collègues des universités d'Allemagne. Je ris encore au souvenir de leurs visages empourprés de colère lorsque le nom de ce transfuge tombait dans la conversation [...] il suffisait qu'il s'intéressât, plus qu'aux variations de la phonétique et aux avatars du subjonctif, à la signification spirituelle des œuvres et à leur valeur de poésie.» (Albert Béguin, «E.R. Curtius», p. 12).

65. Voir à ce sujet Chr. Dröge, «Ernst Robert Curtius und Colpach», *Galerie 6*, 1988, p. 26-36. Voir aussi Armand Bérard : «A la création de cette Europe sur la base d'une réconciliation et d'une coopération franco-allemande, il avait, depuis 1910, donné tous ses espoirs et consacré tous ses efforts. L'un des premiers après l'Armistice, il avait renoué des contacts avec des hommes de lettres français [...] il faisait partie du groupe qui, autour de M^{me} Mayrisch Saint-Hubert, installée dans son calme château de Kolpach, travaillaient au rapprochement intellectuel

cette invitation à un dialogue entre de grandes individualités. Et il affirme dans son article sur les problèmes culturels franco-allemands, publié en dans la revue *Der Neue Merkur*, qu'une sensibilité favorable à une nouvelle communauté spirituelle de l'Europe pourrait seulement naître, si celle-ci ne se dressait pas contre les systèmes culturels nationaux, mais les maintenait dans leur particularité. Cette synthèse entre cosmopolitisme et sentiment national correspondait à une conception organique de l'Europe. Dans une lettre adressée à André Gide le 12 juillet 1921, Curtius revint à son article de la revue *Der Neue Merkur*. Il pense que « les meilleurs esprits » des deux nations pourraient se rencontrer sur les bases qu'ils partageaient : une conviction européenne cosmopolite (et non pas internationaliste) fondée sur un sentiment national (et non pas nationaliste) inoffensif et non déformé.

Si Curtius réfutait le nationalisme (et notamment à travers son livre sur Barrès), cela allait de soi pour quelqu'un qui cherchait le dialogue. Mais il se dressait avec la même véhémence contre l'internationalisme notamment du groupe « Clarté » de Barbusse auquel s'étaient joints Heinrich Mann, Stefan Zweig, Georges Duhamel, Jules Romains. Dans son article publié dans *Der Neue Merkur* il voyait dans le groupe de Barbusse inspiré par le pacifisme « le doctrinalisme rationaliste le plus naïf ». Barbusse croirait à une raison inhérente à l'homme qu'on n'aurait qu'à suivre. Curtius considère Barbusse comme un fanatique de l'idée de l'égalité, ce qui ne pouvait que choquer un partisan de l'aristocratie culturelle. Quand Curtius publiera en 1930 son essai *Die französische Kultur*, il esquissera comme programme une sorte de synthèse entre les « valeurs » des deux nations. Cette recherche d'une synthèse marquait par ailleurs, selon Fritz Ringer, les écrits de milieu universitaire des années 20 comme Fritz Strich ou Karl Jaspers qui entendaient intégrer les différents apports de discipline et dépasser l'atomisme analytique⁶⁶. Curtius voyait en France

franco-allemand, parallèlement à l'œuvre qu'avait entreprise son mari, le grand industriel luxembourgeois, pour rapprocher ses collègues des deux rives du Rhin. C'est ainsi que Curtius collaborera, dès ses débuts au comité franco-allemand, qui devait compléter l'œuvre politique de Thoiry et de Locarno.» (Armand Bérard, « Souvenirs de trois époques », *Allemagne d'aujourd'hui* 5, 1956, p. 15. Voir aussi Armand Bérard, *Un Ambassadeur se souvient*, p. 60-61).

66. Fritz K. Ringer, *Die Gelehrten*, p. 348-356.

s'esquisser une dissociation entre l'idée de la nation et celle de la civilisation au profit d'une solidarité européenne : « L'Allemagne, elle aussi, a entrepris une œuvre parallèle. Puisse ce retour sur nous-mêmes enterrer de part et de l'autre le conflit qui met aux prises la « culture » et la « civilisation ». Puisse cet examen favoriser dans l'élite intellectuelle des deux pays, une compréhension plus profonde de nos « cultures » réciproques. »⁶⁷

Au moment où parut son *Essai sur la France*, Curtius s'adressera plus immédiatement à l'élite intellectuelle de son pays à travers son livre le plus engagé *Deutscher Geist in Gefahr* [L'esprit allemand en danger]. Curtius y dénonce notamment le nouveau mythe national aux allures nihilistes. C'est une dénonciation du national-socialisme au moment où celui-ci avait obtenu (en décembre 1931) 37,8 % des voix. Il a fallu du courage pour oser cette attaque. Curtius dénonçait en particulier le groupe *Tat* comme un « intellectualisme sans substance »⁶⁸, mais il s'attaqua aussi à un intellectuel comme Karl Mannheim responsable, à ses yeux, du « sociologisme » contribuant à la dissolution de toutes les valeurs considérées comme idéologies ou utopies. Il s'en prenait également à Döblin qui avait tenté de rapprocher les élites des masses. Par là, son écrit est encore une fois l'expression de son aristocratie culturelle. Le règne des partis parlementaires aurait eu pour conséquence de permettre l'accès à l'université de ceux qui n'étaient pas doués pour cette formation. La réforme la plus urgente des universités serait de refermer les portes trop largement ouvertes et d'en rendre l'accès plus difficile. Une réforme qui ne coûterait aucun Pfennig⁶⁹ ! Il faudrait également réfléchir sur le rapport entre démocratie et culture. Les admirateurs de l'Allemagne républicaine entendaient favoriser la formation des masses. Mais pour aucune forme d'État les élites ne seraient plus indispensables que pour la démocratie, cette conscience semblerait faire défaut à la démocratie allemande.

Si Curtius différait du profil-type des représentants du champ universitaire par son « modernisme » qui l'incitait à prendre en

67. Ernst Robert Curtius, *Essai sur la France*. Paris, Gallimard, 1932, p. 64.

68. Ernst Robert Curtius, *Deutscher Geist in Gefahr*, Stuttgart-Berlin, Deutsche Verlagsanstalt, 1932, p. 39.

69. *Ibidem*, p. 73.

compte la littérature actuelle et à rechercher le contact avec les écrivains vivants afin d'œuvrer au rapprochement franco-allemand, il ne partageait pas moins l'élitisme intellectuel de ses confrères – ce qui lui a permis de ne pas se compromettre avec le national-socialisme⁷⁰ sans que pour autant il disposât d'instruments intellectuels lui permettant de s'y opposer : il trouva son refuge dans les études portant sur le Moyen Âge⁷¹.

70. Voir à ce sujet Frank-Rutger Hausmann, «Ernst Robert Curtius et Leo Spitzer : deux romanistes face à la prise de pouvoir par les national-socialistes» in : *Entre Locarno et Vichy. Les relations culturelles franco-allemandes dans les années 1930*, Paris, CNRS, 1993, p. 343-362. Voir aussi *idem*, «Aus dem Reich der seelischen Hungersnot». *Briefe und Dokumente zur Fachgeschichte der Romanistik im Dritten Reich*. Würzburg, Königshausen & Neumann, 1993, p. 45-70.

71. Mais ce retour au Moyen Âge n'était nullement un retour à une tradition philologique courante; comme le remarque encore Albert Béguin : «Quand ce cosmopolite très engagé dans l'aventure de son siècle se retourna vers le Moyen Âge, il donna son grand œuvre, en rupture avec la tradition des «romanistes» allemands, diablement philologues, qui prenaient toute la littérature médiévale pour une collection de documents constituée à l'usage des historiens de la grammaire ! Avec le livre de Curtius, c'en était fini de cette morne science, et la perspective esthétique était rendue à une époque victime des quêteurs d'étymologie». (Albert Béguin, «E. R. Curtius», p. 10-11).